

La nostalgie Mitterrand



CHRISTIAN RIOUX

Les anniversaires ont ceci de bon qu'en ces temps où l'actualité défile à la vitesse d'un TGV ils nous obligent à nous replonger dans une autre époque, un autre temps. Il en va ainsi des trente ans de l'élection de François Mitterrand, que l'on commémorait cette semaine à Paris.

Ce qui m'a le plus frappé dans le rappel des événements de cette époque pourtant pas si lointaine, ce n'est pas d'abord les grands événements politiques comme l'abolition de la peine de mort, la dépénalisation de l'homosexualité, la libéralisation de l'audiovisuel, la construction de l'Europe ou la cinquième semaine de vacances payée. Non, c'est plutôt l'ambiance et les petits détails qui en disent parfois plus que les grands discours.

Prenez cette journée du 10 mai 1981 où les Français ont élu le premier président de gauche de la V^e République. François Mitterrand était au Vieux Morvan, un hôtel modeste de Château-Chinon, où il avait sa chambre à l'année. L'établissement ne possédait qu'un téléphone. On avait exceptionnellement installé un second appareil dans la chambre du candidat. Au menu de soir-là, foie gras et champignons. Pas de cellulaires, pas d'écrans sur les tables et dans les poches. Un simple téléviseur. Une fois la nouvelle connue, Mitterrand a d'abord appelé sa compagne, Anne Pingeot, avec qui il avait une fille connue des seuls initiés. Puis, il se mit à sa table de travail pour rédiger lui-même à la plume son discours de victoire.

On est loin du bling-bling et de la réception du Fouquet's où l'on sable le champagne avec Johnny Halliday, Bernard Arnaud (7^e fortune du monde) et Paul Desmarais. Pas non plus d'escapade au soleil au large de l'île de Malte. Mitterrand n'était pas du genre à se faire bronzer sur les yachts des millionnaires de ce monde.

Et pourtant, l'histoire est féroce. Car c'est bien cette même gauche soixante-huitarde qui va, pendant deux septennats, progressivement mélanger *show-business* et politique, multiplier les «affaires», privatiser la télévision publique, donner la primauté au marché et transformer radicalement le monde politique.

La nostalgie Mitterrand, c'est peut-être surtout celle d'une époque où l'on ne roulait pas en Porsche, fût-elle celle d'un ami, et où il fallait «donner du temps au temps», comme aimait à le répéter l'ancien président. Étrangement, au moment de faire le point sur son avenir, mercredi dernier, c'est l'expression qu'a choisie Gilles Duceppe. Nostalgie d'une époque où il était inconcevable qu'un électeur vote pour un candidat qui n'avait pas fait campagne et ne parlait pas sa langue? Peut-être.

Certes, Mitterrand ne peut être comparé à de Gaulle. Il n'en a ni l'envergure ni la profondeur. Mais, ce qui frappe tout de même dans le rappel de ces années, c'est la capacité d'un homme de représenter à la fois l'avenir et l'histoire la plus ancienne. En effet, François Mitterrand avait beau être de gauche, de la gauche antitotalitaire, il était d'une gauche qui respectait encore l'histoire. Il avait d'ailleurs battu aux élections le représentant d'une France ultramoderniste, Valérie-Giscard d'Estaing. Tout en étant porteur de l'alternance et des revendications de la jeunesse, Mitterrand savait incarner une France millénaire, celle de la guerre puisqu'il avait été prisonnier en Allemagne, celle du XIX^e siècle dont il chérissait les écrivains, celle des gisants et des cimetières dont il était si friand.

Récemment, au théâtre de l'Odéon, le metteur en scène Olivier Py a évoqué l'ancien président en le représentant au pied d'une gigantesque bibliothèque qui le dominait entièrement. Contrairement à ses successeurs, mais comme de Gaulle, Mitterrand était un homme de grande culture. Et il avait conscience de s'inscrire dans une continuité historique.

J'irais jusqu'à dire qu'il était d'une gauche qui savait encore être conservatrice. N'ayons pas peur du mot! De ce «conservatisme éclairé» dont nous entretenait récemment Nathanaël Dupré La Tour dans un très beau livre intitulé *L'Instinct de conservation* (éditions Le Félin). Pour cet auteur de 34 ans, le conservatisme ne doit être ni de droite ni de gauche. Il est plutôt «une forme singulière de sensibilité», celle de l'homme qui se sait «périssable». Il ne s'agit pas d'un conservatisme du refus ou de la mélancolie, encore moins de la réaction, mais d'un conservatisme qui, contrairement à cette gauche libertaire sans racines qui prétend chaque fois tout reconstruire à zéro, prend garde de préserver ce qui, dans le passé, peut rendre l'avenir possible. D'où l'importance que Mitterrand accordait à l'histoire, aux traditions, à la transmission, à la culture classique et tout particulièrement à la littérature.

Toutes proportions gardées, cette faculté qu'a eue Mitterrand de conjuguer l'avenir et le passé m'a toujours fait penser à René Lévesque, élu cinq ans avant lui. Tous deux venaient du camp adverse. Tous deux étaient entourés de jeunes réformateurs. Tous deux incarnaient leur pays dans chacun de leurs gestes et de leurs intonations.

S'il n'y avait qu'une chose à retenir de Mitterrand, c'est que le conservatisme intelligent n'est pas une tare pour la gauche. Au contraire. Sans lui, il n'y a pas d'avenir.